

ENTRETIEN

« On peut dire que j'ai inventé une écriture émotionnelle »

Entretien avec le dessinateur et inventeur de formes plastiques, Rodolphe Barsikian

Formes à la fois organiques et industrielles, explosions contrôlées de filaments abstraits, matières modelées par une mécanique introspective... L'univers artistique du dessinateur Rodolphe Barsikian imprime sa dynamique au spectateur et l'invite à tourner son regard vers l'intérieur. A l'occasion de sa récente exposition « Vie digitale » à Erevan, nous avons rencontré cet « inventeur de formes plastiques » pour plonger plus en profondeur dans sa vision originale et novatrice.

« **Nor Haratch** » - Après une formation académique en arts graphiques et arts appliqués, vous avez exploré le design et le stylisme, avant de développer un style plus personnel dans le dessin vectoriel. Quelles sont les grandes lignes de votre parcours artistique ?

Rodolphe Barsikian - À la base, je suis designer graphique. J'ai démarré en free-lance dès ma sortie d'école, vers 23-24 ans. Je n'ai jamais travaillé en agence, car je n'avais pas vraiment le profil. J'ai travaillé dans des domaines très variés, comme par exemple pour le luxe, et à côté, je travaillais sur des éléments qui m'ont amené aujourd'hui à faire de l'art digital.

« **NH** » - Comment est née l'idée de déployer votre exposition « Vie digitale » en Arménie ?

R. B. - J'ai eu l'idée de créer cette exposition en France, tout en sachant que je voulais la déployer par

le digital. Je me suis demandé : « Qu'est-ce qu'on pourrait faire sur place en Arménie, qu'est-ce que les Arméniens savent bien faire ? » Et évidemment, j'ai pensé à la taille de pierre et aux khatchkars.

« **NH** » - De manière assez paradoxale, vous avez à la fois un pied dans le monde numérique avec le dessin vectoriel et un pied dans le monde physique avec vos sculptures 3D. Dans quelle mesure êtes-vous impliqué dans la réalisation plastique de vos sculptures ?

R. B. - A la base, une sculpture réalisée entre 3D reste conçue à partir d'éléments sources issus de l'ordinateur. Même si elle est réalisée et projetée dans la réalité, cela reste un élément digital. Par exemple, les khatchkars que j'ai créés sont basés sur des plans. Je travaille

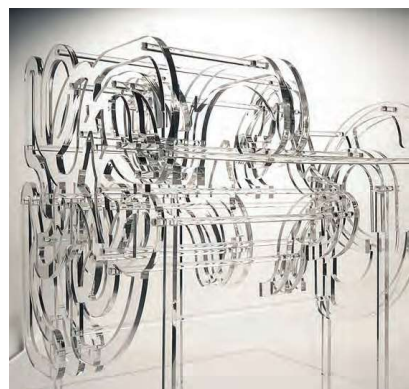
« **NH** » - Qu'est-ce qui vous inspirent ces formes à la fois organiques et industrielles ?

R. B. - En fait, c'est vingt ans de travail. Cette matière organique – tous ces éléments et filaments qui gravitent dans l'espace – a été créée sur vingt ans et a ensuite été digérée et organisée dans une œuvre que j'ai présentée à Paris et que je n'ai pas pu ramener en Arménie. C'est un peu le data de tout le système. Cette œuvre s'appelle « Séquences » et c'est une sorte de bibliothèque d'éléments, comme un meuble d'apothicaire. On peut dire que j'ai inventé une écriture émotionnelle. Je dis souvent

R. B. - J'étais venu en Arménie une première fois pour ressentir les choses. Très franchement, au départ, je n'arrivais pas encore à imaginer l'exposition. C'est venu au fur et à mesure et c'est vraiment les dernières semaines en France qui m'ont donné une direction. Et quand j'ai fait l'exposition en Arménie, ça a été une révélation. C'était un défi pour moi de le faire vu le contexte et je suis très fier de l'avoir partagé avec les Arméniens. Elle a été très bien accueillie et j'étais ravi de recevoir tous ces jeunes étudiants des beaux-arts ou d'autres universités. A présent, j'ai encore la tête en Arménie.



© DR



© DR

Un univers qui fait le pont entre le physique et le digital

la suite en Arménie. Cependant, il y a une grande différence entre l'expo de Paris et celle d'Erevan pour des questions évidentes de coût, car les œuvres que j'ai exposées à Paris sont assez volumineuses et compliquées à transporter. L'exposition en Arménie était principalement digitale : c'était des vidéos de mon travail qui ont été projetées sur des écrans que nous avons fabriqués sur place. Mais j'avais aussi envie – et c'est assez propre à mon approche – de faire le pont entre le physique et

beaucoup en deux dimensions, car je suis designer graphique. Pour la réalisation, je collabore avec différents industriels. Au départ, il y a tout un travail de cotation et d'échelle. Puis, je présente le plan à l'industriel et on fait des études pour réaliser l'objet. C'est une collaboration entre deux personnes qui vont essayer de créer cet objet quoi qu'il arrive, avec ses possibilités ou pas. C'est une sorte de jeu pour essayer de réaliser l'objet qu'on a pensé dans notre tête.

que si j'avais su écrire, j'aurais été écrivain, j'aurais raconté mon histoire avec des mots.

« **NH** » - Quelle a été la place de votre héritage arménien dans le développement de cette écriture ?

R. B. - C'était complètement inconscient. Dans la première étape de la création, il y a quelque chose de très structurel, un travail d'imbrication des différents. C'est une phase de repérage d'espace, comme en architecture, où l'on crée une sorte de grille sur laquelle vont s'imbriquer les éléments. Alors que je travaillais sur cette mécanique, des amis d'origine arménienne qui me regardaient travailler disaient : « Qu'est-ce que tu fais ? C'est étrange, on ne comprend pas du tout. » Et à la fin, ils m'ont dit : « Tu te rends compte, ce que tu es en train de faire, ça ressemble à l'alphabet arménien ! » Je ne m'en étais absolument pas rendu compte. C'était mon identité qui resurgissait de manière inconsciente dans mon travail.

« **NH** » - Pour l'exposition « Vie digitale », était-ce la première fois que vous veniez en Arménie ?

Ce deuxième voyage, plus l'expo, m'a en quelque sorte bouleversé.

« **NH** » - Vous rendez votre travail accessible avec la technologie NFT (Non Fongible Token, « Jeton non fongible »). Pouvez-vous nous expliquer le principe et l'intérêt de cette technologie ?

R. B. - Supposons que j'ai une image virtuelle – ou un dessin ou une photo – que je souhaite « tokeniser ». Je vais le mettre dans la blockchain qui va produire un code, semblable à un code bar, qui sera rattaché au dessin et qui me permettra d'identifier l'œuvre et d'en être le propriétaire, comme une signature. Cela permet de donner une unicité à une œuvre source, ce qui n'était pas le cas avant. Ce qu'on reprochait au digital, c'est que l'œuvre numérique pouvait être multipliée à l'infini, alors que là, là ce n'est plus le cas. C'est désormais vous qui décidez en combien d'exemplaires vous allez vendre votre œuvre sur les plateformes. La blockchain permet d'acter que telle œuvre appartient à tel artiste. ■

Propos recueillis par
Achod PAPASIAN

Retrouvez l'entretien en intégralité sur la chaîne YouTube de « Nor Haratch »